

<http://www.bvoltaire.fr/manuelfomez/cest-de-cette-facon-qu'en-juillet-1962-on-traita-rapatries-dalgerie,196541>

C'est de cette façon qu'en juillet 1962, on traita les rapatriés d'Algérie

Il y a 12 mois, le vendredi 31 juillet 2015

Manuel Gomez

Ecrivain

26 juillet 1962, le maire de Marseille, le socialiste Gaston Defferre, accorde une interview au quotidien *Paris-Presse l'Intransigeant*. Sujet : l'arrivée massive des rapatriés d'Algérie.

53 ans plus tard, il m'apparaît comme instructif, pour les générations qui n'ont pas connu, ou mal connu, ces événements tragiques, de faire souvenir de quelle manière ont été accueillis ces Français lors de leur arrivée, contre leur gré et emportés par le vent de l'Histoire, dans leur pays, leur patrie, la France.

Le « *bafouilleur marseillais* », Gaston Defferre, ne se prive guère de donner son avis : « *Ils fuient. Tant pis ! En tout cas, je ne les recevrai pas ici. D'ailleurs, nous n'avons pas de place. Rien n'est prêt. Qu'ils aillent se faire pendre où ils voudront ! En aucun cas et aucun prix je ne veux des pieds-noirs à Marseille.* »

À la question « *Voyez-vous une solution aux problèmes des rapatriés à Marseille ?* », il répond : « *Oui, qu'ils quittent Marseille en vitesse ; qu'ils essaient de se réadapter ailleurs et tout ira pour le mieux.* »

Mais Gaston Defferre n'est pas un cas isolé.

Un sondage IFOP début juillet indique que 62 % des métropolitains refusent toute idée de sacrifice à l'égard des Français d'Algérie.

Voici d'ailleurs un rapport découvert lors de l'ouverture des archives :

Les Français d'Algérie qui débarquent en métropole font l'objet d'une froide indifférence, ou même d'appréhensions. On ne les connaît pas. On ne sait d'où ils viennent ni si ils sont "vraiment" français. Jugés premiers responsables du conflit qui vient de se terminer et qui a coûté la vie de trop nombreux soldats métropolitains, ils ne semblent pas "mériter" que l'on porte sur eux le regard compatissant que beaucoup espèrent.

Conseil des ministres du 18 juillet 62, Louis Joxe s'exclame : « *Les pieds-noirs vont inoculer le fascisme en France. Dans beaucoup de cas, il n'est pas souhaitable qu'ils retournent en Algérie ni qu'ils s'installent en France. Il vaudrait mieux qu'ils aillent en Argentine, au Brésil ou en Australie.* »

Pompidou, Premier ministre, appuie cette idée : « *Pourquoi ne pas demander aux Affaires étrangères de proposer des immigrants aux pays d'Amérique du Sud ou à l'Australie ? Ils représenteraient la France et la culture française.* »

De Gaulle : « *Mais non ! Plutôt en Nouvelle-Calédonie ! Ou bien en Guyane, qui est sous peuplée*

et où on demande des défricheurs et des pionniers ! »

Le 22 juillet 1962, Gaston Defferre poursuit ses anathèmes sur *Paris-Presse* : « *Français d'Algérie, allez vous faire réadapter ailleurs. Il faut les pendre, les fusiller, les rejeter à la mer... Jamais je ne les recevrai dans ma cité.* »

Dans le centre de Marseille, une inscription sur un grand panneau : « *Les pieds-noirs à la mer.* »

À l'aéroport d'Orly, la direction interdit aux pieds-noirs d'emprunter l'escalier mécanique parce qu'elle estime que leurs valises et leurs ballots volumineux sont une gêne pour les autres voyageurs.

Pas l'once d'une compassion parmi les responsables politiques français: « *L'intérêt de la France a cessé de se confondre avec celui des pieds-noirs* », dit froidement de Gaulle, le 4 mai 1962, en Conseil des ministres.

Un autre jour, à Peyrefitte qui lui expose « *le spectacle de ces rapatriés hagards, de ces enfants dont les yeux reflètent encore l'épouvanter des violences auxquelles ils ont assisté, de ces vieilles personnes qui ont perdu leurs repères, de ces harkis agglomérés sous des tentes, qui restent hébétés...* », le Général répond sèchement : « *N'essayez pas de m'apitoyer !* »

Parlant d'Edmond Jouhaud, l'un des généraux putschistes du 13 mai 1958 : « *Ce n'est pas un Français, comme vous et moi, c'est un pied-noir.* »

Voilà, tout est dit. Ceux qui ne savaient pas le savent à présent. Quant à ceux qui n'ont jamais voulu savoir, qu'ils croupissent dans leur ignorance.

Manuel Gomez

Ecrivain